Gabriele D'Annunzio

La Sieste

Ruth Sutherland (1884–1948), *Jeune fille dans un hamac* (1910),
National Gallery of Victoria, Melbourne, Australie.

Béatrice Romaine Goddard (1874-1970),
Gabriele D'Annunzio, le poète en exil (1912),
Musée national d'art moderne, Paris, France.

LA SIESTE

I

DONNA LAURA ALBONICO était dans le jardin, sous la tonnelle, et prenait le frais à l'heure de midi.

La villa, toute grise, persiennes closes, dormait silencieusement au milieu d'un bosquet d'arbres verts. Le soleil irradiait une chaleur et une splendeur immenses. On était à la mi-juin, et, dans l'air calme, les orangers et les citronniers fleuris mêlaient leurs parfums à l'odeur des roses. Il y avait partout des roses ; elles envahissaient le jardin de leur végétation indomptable. Le long des allées, les massifs magnifiques de rosiers blancs ondulaient au moindre souffle de la brise et jonchaient le sol d'un tapis de neige embaumée. L'atmosphère, imprégnée de leur senteur, avait par moments l'arôme puissant et doux d'un vin généreux. D'invisibles fontaines murmuraient dans la verdure. Au-dessus du feuillage, des cimes scintillantes de jets d'eau apparaissaient tout à coup, disparaissaient, réapparaissaient ; dans les fleurs et dans les gazons, on entendait un clapotement et un frôlement étranges que produisaient des gerbes basses, et on aurait dit que des bêtes vivantes y passaient en courant, y broutaient ou y creusaient des tanières. Des oiseaux chantaient, qu'on ne voyait pas.

Assise sous la tonnelle, *donna* Laura méditait.

C'était déjà une femme âgée. Elle avait le profil fin et aristocratique, le nez long et légèrement aquilin, le front presque trop large, la bouche parfaite, encore fraîche, pleine de bénignité. Ses cheveux, tout blancs, roulés aux tempes, lui faisaient autour de la tête une sorte de couronne. Dans sa jeunesse, elle avait dû être très belle et très digne d'amour.

Elle n'était arrivée que depuis deux jours dans cette villa solitaire, avec son mari et quelques domestiques. Elle avait délaissé son séjour d'été habituel, un château seigneurial bâti sur une colline du Piémont ; elle avait renoncé au voisinage de la mer pour cette campagne déserte et aride.

Elle avait dit à son mari :

— Je t'en prie, allons à Penti.

D'abord, le baron septuagénaire avait été un peu surpris et déconcerté par l'étrange caprice de sa femme.

— À Penti ? Et pourquoi ? Qu'irait-on faire à Penti ? Mais *donna* Laura avait insisté :

— Allons-y, je t'en prie. Cela nous changera.

Et, comme toujours, le baron s'était laissé convaincre.

Or, *donna* Laura avait un secret.

Du temps de sa jeunesse, une passion s'était jetée à la traverse de sa vie. Elle avait épousé à dix-huit ans le baron Albonico, parce que ce mariage convenait aux deux familles. Le baron était un brave qui, guerroyant sous les drapeaux de Napoléon, n'était presque jamais chez lui et suivait par le monde le vol des aigles impériales. Pendant une de ces absences prolongées, le marquis de Fontanella, jeune gentilhomme qui avait femme et enfants, s'éprit d'amour pour *donna* Laura ; et, comme il était très beau et entreprenant, il finit par vaincre les dernières résistances de celle qu'il aimait.

Alors commença pour les deux amants une exquise période de bonheur. Ils vivaient dans le complet oubli de toutes choses.

Mais, un jour, *donna* Laura s'aperçut qu'elle était enceinte. Elle pleura, se désespéra, fut prise d'une angoisse terrible, ne sachant à quoi se résoudre ni comment se soustraire au danger. Enfin, sur le conseil du marquis, elle partit pour la France et alla se cacher dans un petit village provençal, dans une de ces campagnes ensoleillées et verdoyantes où les femmes parlent l'idiome des troubadours.

Elle habitait une maison rustique entourée d'un vaste parterre. C'était le printemps, et les arbres fleurissaient. Au milieu des épouvantes et des noires mélancolies, elle avait des intervalles d'une ineffable douceur.

Elle passait de longues heures assise à l'ombre, dans une sorte d'inconscience ; et, par instants, la vague sensation de sa maternité lui causait un frissonnement profond. Autour d'elle, les fleurs exhalaient un subtil parfum ; des nausées légères lui montaient à la gorge et lui mettaient dans tous les membres une lassitude infinie. Quelles journées inoubliables !

À l'approche du terme solennel, le marquis, attendu impatiemment, arriva. La pauvre femme souffrait. Lui, toujours à côté d'elle, le visage pâle, parlant peu, lui couvrait les mains de baisers. L'accouchement eut lieu la nuit ; elle criait, elle se tordait, elle se cramponnait convulsivement au bois du lit, elle croyait mourir. Les premiers vagissements du nouveau-né l'emplirent d'une joie stupéfaite. Étendue sur le dos, la tête renversée sur les oreillers, toute blanche, sans voix, sans force pour tenir ses paupières ouvertes, elle faisait, de ses mains débiles et exsangues, quelques petits gestes vagues, pareils à ceux que font parfois les mourants vers la lumière.

Le lendemain, pendant toute la journée, elle garda le bébé avec elle, dans son propre lit, sous sa couverture. C'était un petit être frêle, mou, un peu rougeâtre, qui vibrait d'une palpitation incessante, d'une vie manifeste, mais où les formes humaines étaient encore indécises. Ses yeux, un peu gonflés, demeuraient, clos, et sa bouche n'émettait qu'une plainte faible, une sorte de miaulement étouffé.

La mère, ravie, ne se lassait pas de le regarder, de le toucher, de sentir sur sa joue l'haleine de son enfant. Une lumière blonde entrait par la fenêtre ; on apercevait la plaine provençale toute couverte de moissons. La clarté du jour avait quelque chose de religieux. Des chants alternés montaient des blés dans l'air tranquille.

Ensuite, on lui ôta le bébé, on le cacha, on l'emporta, Dieu sait où. Elle ne le revit plus.

Et elle retourna à la maison conjugale, vécut avec son mari la vie de toutes les femmes, sans que nulle aventure nouvelle vînt lui troubler le cœur. Elle n'eut pas d'autres enfants.

Mais le souvenir, mais l'idéale adoration de la créature disparue et dont elle ignorait même la retraite, s'emparèrent de son âme pour jamais. Elle ne pensait plus qu'à cela ; elle se rappelait les moindres détails de l'événement ; elle revoyait en nettes images le pays, la silhouette des arbres qui entouraient la bastide, le profil d'une colline qui barrait l'horizon, la couleur et les dessins de la courtepointe, une tache au plafond de la chambre, le petit plateau à figures sur lequel on lui présentait le verre, tout, tout, clairement, minutieusement. À chaque instant le fantôme de ces choses lointaines se représentait à sa mémoire, tout d'un coup, sans ordre, avec l'incohérence d'un rêve. Elle-même en restait parfois étonnée. Des figures défilaient devant elle, précises et vivantes, les figures de certaines personnes vues là-bas, avec leurs mouvements, avec un de leurs gestes fortuits, avec une de leurs attitudes, avec un de leurs regards. Il lui semblait qu'elle avait dans les oreilles les vagissements de la petite créature, qu'elle touchait ces mains si menues, roses, délicates, ces menottes qui paraissaient être le seul organe complètement formé, pareilles à la miniature d'une main d'homme, avec des veines presque imperceptibles, avec des phalanges marquées de plis fins, avec des ongles transparents, tendres, à peine estompés d'un soupçon de violet. Oh ! ces mains ! Avec quel étrange frisson la mère se souvenait de leur inconsciente caresse ! Comme elle en sentait toujours l'odeur, cette odeur singulière qui rappelle celle des colombes dans leur premier duvet !

En ce monde intérieur qui de jour en jour prenait davantage les apparences de la vie réelle, *donna* Laura s'enferma comme une recluse ; elle y passa des années, beaucoup d'années, jusqu'à la vieillesse. Mille fois elle avait demandé à l'ancien amant des nouvelles de son fils. Elle aurait voulu le revoir, savoir ce qu'il était devenu.

— Dites-moi du moins où il est, je vous en prie !

Mais, par crainte d'une imprudence, le marquis avait toujours refusé. « Non, elle ne devait pas le revoir. Elle serait incapable de se contenir. Son fils devinerait ; il chercherait à tirer profit du mystère ; peut-être révélerait-il tout... Non, non, elle ne devait pas le revoir. »

Devant ces arguments d'homme pratique, *donna* Laura restait confondue. Elle ne parvenait pas à imaginer que la petite créature eût grandi, qu'elle fût un homme maintenant, qu'elle approchât déjà du seuil de la vieillesse. Il y avait aujourd'hui près de quarante ans que l'enfant était né ; et néanmoins, en esprit, elle continuait à ne voir qu'un bébé tout rose, avec des yeux qui ne s'ouvraient pas encore.

Mais le marquis de Fontanella vint à mourir.

Au moment où *donna* Laura apprit que le vieillard était malade, elle fut prise d'une angoisse si douloureuse qu'un soir, incapable de résister plus longtemps à sa torture, elle sortit seule et se dirigea vers la demeure du mourant. Une pensée tenace l'y poussait, la pensée de son fils. Avant la mort du vieillard, elle voulait connaître le secret.

Enveloppée dans son manteau comme pour se dérober aux regards, elle se glissa le long des murs. Les rues étaient pleines de gens ; les dernières lueurs du couchant teignaient les maisons en rose ; et, dans les jardins, entre les maisons, les lilas fleuris faisaient de grandes taches violettes. Les hirondelles entrelaçaient dans le ciel lumineux leurs vols rapides et circulaires. Des bandes de gamins passaient en courant, avec des cris et des appels. Une femme enceinte se promenait au bras de son mari, et sa taille déformée se dessinait en ombre sur la muraille.

On aurait dit que *donna* Laura avait peur de ce débordement de vie joyeuse qui émanait des personnes et des choses. Elle pressait le pas, elle fuyait. Le bariolage resplendissant des vitrines, des magasins ouverts, des cafés, lui donnait aux yeux une sensation de douleur aiguë. Petit à petit, une sorte d'étourdissement lui montait à la tête, une sorte de vertige lui envahissait l'âme. « Que faisait-elle ? Où allait-elle ? » Dans le désordre de sa conscience, il lui semblait presque qu'elle commettait une faute ; il lui semblait que tous les yeux se braquaient sur elle, l'épiaient, devinaient son intention.

La ville, maintenant, s'empourprait des dernières rougeurs du soleil. Dans les cabarets, çà et là, on commençait à entendre des chansons à boire.

Lorsque *donna* Laura fut arrivée à la porte, elle n'eut pas la force d'entrer. Elle passa devant, fit vingt pas, revint en arrière, repassa encore. Finalement elle franchit le seuil, monta l'escalier ; et elle s'arrêta, défaillante, dans l'antichambre.

L'appartement avait cette animation silencieuse dont les personnes familières entourent le lit d'un malade. Les domestiques marchaient sur la pointe des pieds en portant des objets à la main. On causait à voix basse dans le corridor. Un monsieur chauve, tout vêtu de noir, traversa la pièce, s'inclina devant *donna* Laura, sortit.

Donna Laura, d'une voix qui avait repris sa fermeté, demanda à un domestique :

— La marquise ?

Le domestique, respectueusement, indiqua du geste la chambre voisine et courut annoncer la visiteuse.

La marquise parut. C'était une dame un peu grasse, aux cheveux grisonnants. Elle avait les yeux pleins de larmes. Sans rien dire, elle ouvrit les bras à son amie ; les sanglots la suffoquaient.

Au bout de quelques instants, *donna* Laura demanda, sans lever les yeux :

— Peut-on le voir ?

Et, à peine ces mots prononcés, elle serra les lèvres pour réprimer la violence de son tremblement.

La marquise répondit :

— Venez.

Les deux femmes entrèrent dans la chambre du malade. La lumière y était douce ; l'air y était imprégné d'une odeur spéciale, l'odeur des remèdes ; les objets y dessinaient de grandes ombres étranges. Le marquis de Fontanella, étendu sur son lit, blême, couvert de rides, accueillit *donna* Laura avec un sourire.

— Merci, baronne, dit-il lentement.

Et il lui tendit une main chaude et moite.

Il semblait que, par un effort de volonté, il eût repris soudain ses esprits. Il causa de diverses choses, en soignant son langage, comme au temps où il se portait bien.

Mais, du fond de l'ombre, *donna* Laura fixait sur lui des regards de supplication si ardents qu'il devina la prière muette et se tourna vers sa femme :

— Je t'en prie, Jeanne, dit-il ; prépare toi-même la potion, comme tu as fait ce matin.

La marquise, sans rien soupçonner, s'excusa et sortit. Dans le silence de la maison, on entendit ses pas qui s'éloignaient en frôlant les tapis.

Alors, avec un élan indescriptible, *donna* Laura se pencha sur le vieillard, lui saisit la main, lui arracha les mots par l'insistance de ses yeux. Et le vieillard, à grand'peine, sous le coup d'une sorte de terreur qui lui dilatait les pupilles, balbutia :

— À Penti... Luc Marino... il a femme et enfants... il est établi... Non, non, il ne faut point le voir !... À Penti... Luc Marino... Ne te fais jamais connaître... jamais !

La marquise rentrait avec la potion.

Donna Laura se rassit, se donna une contenance. Le malade but ; et les gorgées, en descendant une à une, faisaient dans le gosier un petit bruit distinct, à intervalles égaux.

Il y eut ensuite un silence. Le malade sembla pris de torpeur ; tous ses traits se creusèrent davantage ; des ombres profondes, presque noires, envahirent les cavités des yeux, les joues, les narines et la gorge.

Donna Laura prit congé de son amie et se retira avec précaution, en réprimant un soupir.

II

SOUS LA TONNELLE, dans le jardin tranquille, la vieille dame repensait à tout cela.

Maintenant, quel obstacle s'opposait à ce qu'elle revît son fils ? Certes, elle aurait bien la force de contenir son émotion ; elle saurait ne pas se trahir. Ce qu'elle voulait, c'était revoir son enfant, l'enfant qu'elle avait tenu dans ses bras un seul jour, il y avait tant, tant, tant d'années ! Elle ne demandait pas davantage. Avait-il beaucoup grandi ? Était-il fort ? Était-il beau ? Comment était-il, enfin ?

Et, pendant qu'elle se posait à elle-même ces questions, elle ne parvenait pas à se figurer intérieurement l'homme que cet enfant était devenu. En elle, l'image du bébé persistait toujours, se superposait toujours aux autres images, et, par la précision claire de ses formes, éliminait toutes les autres formes qui tentaient de s'esquisser. Elle ne faisait nul effort pour préparer son âme ; elle s'abandonnait sans réagir à sa vague émotion. Elle perdait le sens du réel, en ce moment-là.

— Je le reverrai ! Je le reverrai ! se répétait-elle à elle-même avec ivresse.

Aux alentours, tout se taisait. Le vent courbait les buissons de roses qui, après le passage de la brise, gardaient un balancement lourd. Les jets d'eau dans la verdure étincelaient et vibraient comme des lames d'épées.

Pendant quelques minutes, *donna* Laura se tint aux écoutes. Le silence avait une profondeur étrange, qui lui mit presque de l'effroi dans l'âme. Elle eut une hésitation ; puis elle s'engagea dans l'allée à pas rapides. Parvenue devant la grille que tapissait un enchevêtrement de plantes grimpantes et de fleurs, elle s'arrêta pour regarder en arrière ; puis elle ouvrit. Devant elle, sous le soleil de midi, la campagne s'étendait comme un désert. Les maisons de Penti, dans le lointain, se détachaient en blanc sur l'azur du ciel, avec un clocher, avec une coupole, avec deux ou trois pins. La rivière se déroulait dans la plaine, tortueuse et miroitante, au ras des maisons.

Donna Laura se dit : « Il est là-bas. » Et toutes ses fibres maternelles vibrèrent. Réconfortée, elle se remit en marche, regardant en avant malgré le soleil qui lui gênait les yeux, sans prendre garde à la chaleur. Dans un certain endroit, la route s'engageait entre les arbres, maigres peupliers pleins de la musique des cigales. Deux femmes, nu-pieds, avec des corbeilles sur la tête, venaient à sa rencontre. Elle leur demanda :

— Savez-vous où est la maison de Luc Marino ?

Elle n'avait pu résister à l'envie de prononcer ce nom librement et à voix haute.

Les femmes la regardèrent avec surprise et s'arrêtèrent.

— Nous ne sommes pas de Penti.

Donna Laura, désappointée, poursuivit son chemin. Déjà ses pauvres membres de vieille femme ressentaient un peu de fatigue. Ses yeux, offensés par l'éclat de la lumière, voyaient dans l'espace un mouvement de taches rouges. Une légère atteinte de vertige commençait à lui troubler le cerveau.

Mais Penti se rapprochait de minute en minute. À travers une forêt d'hélianthes, on en distinguait les premiers toits. Une femme, monstrueuse d'embonpoint, se tenait assise au seuil d'une maison ; et, sur cet énorme corps elle avait une tête enfantine, des yeux doux, des dents pures, un sourire affable.

La femme demanda avec une curiosité ingénue :

— Où allez-vous donc, madame ?

Donna Laura s'approcha. Elle avait le visage en feu et la respiration courte. Les forces étaient sur le point de lui manquer.

— Mon Dieu, mon Dieu ! gémissait-elle, les mains pressées contre les tempes. Oh ! mon Dieu !

Hospitalière, la femme l'engageait à entrer en disant :

— Reposez-vous donc, madame !

La maison était basse, obscure, pleine de cette odeur qu'ont les lieux où vivent beaucoup de gens entassés, Trois ou quatre bambins nus, qui avaient, eux aussi, des ventres si gros qu'on les aurait pris pour des hydropiques, se traînaient par terre en grognant et en farfouillant, et ils portaient instinctivement à la bouche tout ce qui leur tombait sous la main.

Donna Laura s'était assise, et, tandis qu'elle reprenait ses forces, la femme débitait d'inutiles paroles, en tenant sur ses bras un cinquième bambin tout couvert de croûtes brunâtres, au milieu desquelles s'ouvraient deux grands yeux, limpides, azurés, pareils à deux fleurs miraculeuses.

Donna Laura demanda :

— Savez-vous où est la maison de Luc Marino ?

L'hôtesse désigna du geste une maison rose, à l'extrémité du pays, sur le bord de la rivière, dans une enceinte de hauts peupliers qui lui faisaient une colonnade.

— C'est celle-là. Vous y avez besoin ?

La vieille dame se pencha pour regarder.

Ses yeux, blessés par le soleil caniculaire, lui faisaient mal ; ses paupières battaient convulsivement. Néanmoins, pendant un bon moment, elle garda la même attitude, sans répondre, la respiration haletante, étranglée par un transport d'amour maternel. « C'était donc la maison de son fils, là-bas ! » Tout à coup, par un travail involontaire de la pensée, elle crut revoir devant elle le pays de Provence, l'intérieur de la chambre lointaine, les personnes, les choses, comme dans une lueur d'éclair, mais avec la parfaite netteté d'une perception. Puis elle se laissa retomber sur sa chaise, sans dire mot ; ses idées se brouillèrent, une sorte de stupeur physique l'envahit. C'était peut-être l'effet du soleil. Elle avait dans les oreilles un bourdonnement continu.

L'hôtesse dit :

— Vous voulez passer la rivière ?

Donna Laura fit un geste inconscient ; elle était magnétisée par un tourbillon de cercles rouges qui jaillissaient de sa rétine.

L'hôtesse reprit :

— Luc Marino passe les gens et les bêtes d'une rive à l'autre. Il a une barque et un bachot. Sans quoi, on serait obligé d'aller chercher le gué jusqu'à Prezzi. Avec lui, madame, il n'y a pas de danger. Il fait le métier depuis si longtemps !

Maintenant *donna* Laura écoutait, en faisant effort pour ressaisir ses facultés, pour recueillir ses sensations en déroute. Néanmoins, ce qu'elle apprenait sur le compte de son fils la laissait comme hébétée ; elle ne comprenait pas bien.

La grosse femme, dans l'entraînement de sa loquacité naturelle, ajouta :

— Luc n'est pas du pays. Les Marino l'ont élevé parce qu'ils n'avaient pas d'enfants. Un monsieur, qui n'est pas d'ici, lui a constitué une dot pour son mariage. Il vit maintenant à son aise ; c'est un bon travailleur, mais il aime trop la bouteille.

La femme disait ces choses et d'autres encore avec une simplicité naïve, sans mettre la moindre malice à raconter l'origine inconnue de Luc.

Donna Laura, qui venait de retrouver une vigueur factice, dit en se levant :

— Adieu, adieu. Merci, ma bonne femme.

Et, après avoir tendu à l'un des bébés une pièce de monnaie, elle sortit au grand soleil.

— Par le sentier ! cria l'hôtesse derrière elle, en lui faisant des signes de la main.

Donna Laura prit le sentier. Un silence profond l'enveloppait, et, dans le silence, on entendait le chant ininterrompu des cigales. Sur le sol desséché se dressaient des groupes d'oliviers noueux et tordus. À gauche, la rivière luisait.

— Ohé ! Martin ! cria une voix lointaine, du côté de la rivière.

Cette voix d'homme criant à l'improviste fit sur *donna* Laura une singulière impression. Elle regarda. Un bateau naviguait sur la rivière, à peine visible dans la buée lumineuse ; et il y avait encore un second bateau dont la voile blanchissait à plus grande distance. Dans le premier bateau, on apercevait des profils de bêtes ; c'étaient des chevaux sans doute.

— Ohé ! Martin ! répéta la voix.

Les deux bateaux s'approchaient l'un de l'autre. Il y avait en cet endroit des bas-fonds dangereux pour les bateliers, lorsqu'ils transportaient une lourde charge.

Immobile, appuyée au tronc d'un olivier, *donna* Laura suivait la manœuvre du regard. Elle palpitait avec tant de violence que les battements de son cœur lui semblaient remplir toute la campagne voisine. Les branches qui se frôlaient, le chant des cigales, le miroitement des eaux, toutes les sensations extérieures lui causaient un trouble, lui mettaient dans l'esprit un désordre qui ressemblait à de la démence. La lente congestion du sang au cerveau sous l'action du soleil étendait devant ses yeux un léger voile rouge, lui donnait un commencement de vertige.

Les deux bateaux, parvenus à un coude de la rivière, disparurent.

Alors *donna* Laura reprit sa marche, un peu chancelante, comme une femme ivre. Elle atteignit un groupe de maisons agglomérées autour d'une espèce de préau. Six ou sept mendiants, entassés dans un angle, s'y étaient mis à l'ombre ; leurs chairs rougeâtres, maculées par des maladies de peau, sortaient d'entre les haillons ; sur leurs visages difformes, le sommeil avait une lourdeur bestiale. Les uns dormaient à plat ventre, la face cachée dans leurs bras repliés en cercle ; d'autres dormaient sur le dos, les bras étendus, dans l'attitude de Jésus sur la croix. Une nuée de mouches tourbillonnait et bourdonnait sur ces pauvres carcasses humaines, épaisse, laborieuse, comme sur un monceau d'ordures. Il venait des portes demi-closes un bruit de métiers.

Donna Laura traversa la petite place. Le son de ses pas sur les dalles réveilla un mendiant qui se souleva sur les coudes et qui, avant même d'avoir ouvert les yeux, se mit à balbutier machinalement :

— La charité, pour l'amour de Dieu !

Et cette voix réveilla les autres mendiants, qui se levèrent tous ensemble.

— La charité, pour l'amour de Dieu !

— La charité, pour l'amour de Dieu !

La bande en guenilles se mit à suivre la passante, les mains tendues, en demandant l'aumône. L'un était bancal et marchait par petits sauts, comme un singe blessé. Un autre, cul-de-jatte, se traînait en s'arc-boutant sur ses deux bras, comme font les sauterelles sur leurs pattes. Un troisième avait un énorme goitre violacé et rugueux qui, à chaque pas, ballottait comme un fanon. Un quatrième avait le bras contourné comme une grosse racine.

— La charité, pour l'amour de Dieu !

Leurs voix avaient des timbres différents, les unes rauques et caverneuses, les autres aiguës et féminines comme celles des eunuques. Et c'était toujours la répétition des mêmes paroles, avec le même accent, d'une manière écœurante :

— La charité, pour l'amour de Dieu !

Ainsi poursuivie par cette meute de monstres, *donna* Laura éprouvait une envie instinctive de se sauver, de prendre la fuite. Un aveugle effroi la dominait. Peut-être eût-elle crié, si les sons avaient pu sortir de sa gorge. Les mendiants la talonnaient, lui touchaient les bras de leurs mains tendues. Ils exigeaient tous l'aumône.

La vieille dame chercha dans sa robe, prit de la monnaie, la laissa tomber derrière elle. Alors les affamés s'arrêtèrent, se jetèrent furieusement sur les pièces, se battirent, se renversèrent, s'envoyèrent des ruades, se piétinèrent les uns les autres en hurlant des blasphèmes.

Il y en eut trois qui restèrent les mains vides ; et ils recommencèrent à poursuivre la vieille dame d'un air mauvais :

— Nous, n'avons rien eu ! Nous n'avons rien eu ! Désespérée de cette persécution, *donna* Laura donna encore d'autres pièces, sans se retourner. Cette fois, la lutte s'engagea entre l'estropié et le goitreux. Chacun attrapa quelque chose. Seul, un pauvre idiot épileptique, souffre-douleur et risée du reste de la bande, ne put rien avoir ; et, pleurnichant, léchant ses larmes, il se mit à geindre sur un ton ridicule :

— Ahu, ahu, ahuuu !

III

DONNA LAURA atteignit enfin la maison des peupliers.

Elle était à bout de forces ; sa vue s'obscurcissait ; un battement lui martelait les tempes ; elle avait la langue sèche ; ses jambes se dérobaient sous elle.

Elle vit une barrière ouverte ; elle entra.

L'enclos circulaire était bordé par de très hauts peupliers. Deux de ces arbres soutenaient une meule de paille de froment à travers laquelle jaillissaient leurs branches feuillues. Comme l'herbe croissait à l'entour, deux vaches fauves y paissaient paisiblement, en battant de la queue leurs flancs bien nourris ; et, entre leurs jambes, pendaient des pis gonflés de lait et colorés comme des fruits savoureux. Il y avait, épars sur le sol, des instruments d'agriculture. Les cigales chantaient sur les arbres. Trois ou quatre jeunes chiens s'amusaient à aboyer contre les vaches ou à donner la chasse aux poules.

Un vieillard sortit de la maison et demanda :

— Que cherches-tu, madame ? Désires-tu *passer ?*

C'était un vieillard chauve, à la barbe rase, et dont les jambes arquées portaient un corps tout penché en avant. Il avait les membres déformés par les rudes besognes, par tous les labeurs longs et patients de la culture. En prononçant la dernière phrase, il avait indiqué du geste la rivière.

— Oui, oui, répondit *donna* Laura, ne sachant que dire, ne sachant que faire, éperdue.

— Viens donc ; voici Luc qui retourne, reprit le vieillard en se dirigeant vers la rivière où un bateau chargé de moutons naviguait à force de perches.

À travers un jardin coupé de rigoles, il conduisit la passagère jusque sous un berceau où d'autres passagers attendaient déjà. Et, en marchant devant elle, par une habitude de cultivateur vieilli au milieu des choses de la terre, il louait le bon état des plantations et pronostiquait la récolte future.

Mais, comme la dame restait muette et semblait ne rien entendre, il se retourna à l'improviste et vit qu'elle avait les yeux pleins de larmes. Alors, aussi tranquillement qu'il parlait tout à l'heure de jardinage, il lui demanda :

— Pourquoi pleures-tu, madame ? Tu es indisposée ?

— Non, non... ce n'est rien... murmura *donna* Laura qui se sentait mourir.

Le vieux n'ajouta pas un mot. La vie l'avait si fort endurci que les douleurs des autres ne l'émouvaient plus. Chaque jour, il voyait *passer* tant de gens de toute sorte !

— Assieds-toi, fit-il en arrivant au berceau.

Il y avait là trois campagnards qui attendaient, de jeunes hommes avec de lourdes charges. Ils fumaient tous trois de grosses pipes et mettaient à l'acte de fumer une attention profonde, comme pour ne rien perdre de leur jouissance, selon la coutume des paysans qui ne goûtent que de rares plaisirs. De temps à autre, ils disaient une de ces longues choses insignifiantes que l'homme des champs répète indéfiniment et dont se contente son esprit lent et étroit.

Ils jetèrent un coup d'œil sur *donna* Laura, étonnés. Puis ils reprirent leur air impassible.

L'un d'eux annonça flegmatiquement :

— Voici le bachot. Le second reprit :

— Il porte les moutons de Bidena. Le troisième dit :

— Il y en a bien quinze.

Puis ils se levèrent ensemble, en remettant leur pipe dans leur poche.

Donna Laura était tombée dans un hébétement inerte. Ses larmes s'étaient arrêtées dans ses cils. Elle ne se rendait plus aucun compte de la réalité. Où était-elle ? Que faisait-elle ?

Le bachot heurta légèrement la rive. Les moutons, serrés les uns contre les autres, avaient peur de l'eau et bêlaient. Le berger, le passeur et son fils les aidaient à descendre. À peine descendus, les moutons faisaient une petite course, puis s'arrêtaient, se rassemblaient et recommençaient à bêler. Deux ou trois agneaux sautillaient sur leurs longues jambes difformes, en tachant de saisir la mamelle de leur mère.

Quand cette besogne fut terminée, Luc Marino amarra le bachot. Ensuite, à grands pas traînants, il gravit la berge, dans la direction du jardin. C'était un homme d'une quarantaine d'années, haut, maigre, brûlé par le hâle, chauve aux tempes. Il avait des moustaches d'une couleur indécise et une poignée de poils inégalement plantés sur le menton et sur les joues, avec des yeux un peu troubles, sans aucune vivacité d'intelligence, veinés de filets de sang : de vrais yeux de buveur. Sa chemise entr'ouverte laissait voir une poitrine velue ; un béret graisseux lui couvrait la tête.

— Ouf ! s'écria-t-il brusquement, en face du berceau.

Et il s'arrêta, les jambes écartées, en essuyant de la main son front qui dégouttait de sueur.

Il passa devant les clients sans regarder personne.

Tous ses gestes, toutes ses attitudes avaient quelque chose de disgracieux et de brutal. Ses mains énormes, au dos desquelles les veines faisaient saillie, ses mains habituées à la rame semblaient l'embarrasser beaucoup. Il les tenait pendantes le long du corps et les balançait en marchant.

— Ouf ! quelle soif !...

Donna Laura restait pétrifiée, sans parole, sans volonté, sans conscience.

« Cet homme-là, c'était son fils ! Cet homme-là, c'était son fils ! »

Une femme enceinte, qui avait déjà une figure de vieille femme, ravagée par le travail et par les grossesses, apporta un pot de vin à son mari assoiffé. Il but d'un trait, s'essuya les lèvres du revers de la main et fit claquer sa langue. Puis, comme si le nouveau labeur lui eût semblé pénible, il dit d'un air bourru :

— Allons !

Et, avec l'aide de son aîné, un gros gars de quinze ans, il prépara le bateau, mit deux planches entre la rive et le bordage pour rendre l'embarquement plus facile.

— Pourquoi ne montes-tu point, madame ? fit le vieux de tout à l'heure, en voyant que *donna* Laura ne bougeait ni ne parlait.

Donna Laura se leva machinalement et suivit le vieillard, qui l'aida à monter. Pourquoi montait-elle ? Pourquoi passait-elle la rivière ? Elle ne réfléchit à rien ; elle ne se rendit aucun compte de ce qu'elle faisait. Après le coup reçu, son esprit maintenant restait inerte, immobilisé en une pensée unique :

« Cet homme-là, c'était son fils ! » Et, peu à peu, elle sentait en elle quelque chose s'éteindre, s'évanouir ; peu à peu, elle sentait un grand vide se faire dans son âme. Elle ne comprenait plus rien ; les objets, les sons avaient pour elle des apparences de rêve.

Avant le départ de la barque, le fils de Luc vint lui demander le prix du passage ; mais elle n'entendit pas. Il crut que la dame était sourde à cause de la vieillesse et répéta sa demande d'une voix plus haute, en faisant sauter dans le creux de sa main la monnaie reçue d'un passager. Lorsqu'elle vit que tout le monde mettait la main à la poche et payait, elle se ressouvint et fit comme les autres ; mais elle donna plus que le prix. Le garçon voulut lui faire comprendre qu'il n'avait pas de monnaie et qu'il ne pouvait pas lui rendre le surplus. Elle eut un geste inconscient. Aussitôt le garçon empocha tout, avec une grimace malicieuse. Et les spectateurs sourirent, de ce sourire rusé qu'ont les paysans lorsqu'ils sont témoins d'une friponnerie.

Quelqu'un demanda :

— Part-on ?

Luc, qui jusqu'alors s'était occupé à détacher l'ancre, poussa enfin la barque qui glissa doucement sur l'eau pleine de remous. On aurait dit que la rive fuyait avec ses roseaux et ses peupliers, et se recourbait en lame de faux. Le soleil, déclinant à peine vers le ciel occidental où montaient des vapeurs violettes, incendiait toute la rivière. On voyait sur la rive un groupe de gens qui gesticulaient, et c'étaient les mendiants autour de l'idiot. Le vent, par intervalles, apportait des lambeaux de rires et de paroles pareils à un clapotis de vagues.

Les bateliers, nus jusqu'à la ceinture, faisaient force de rames pour franchir le courant. *Donna* Laura voyait devant elle le dos de Luc, tout noir, vallonné par la saillie des côtes, inondé de ruisseaux de sueur. Elle avait les yeux fixes, un peu dilatés, pleins d'hébétude.

Un des passagers dit, en prenant ses affaires sous le banc :

— Nous y sommes.

Luc saisit l'ancre et la jeta sur la rive. La barque descendit le courant de toute la longueur de la corde, puis s'arrêta avec une secousse. D'un saut, les passagers furent à terre, et, tranquillement, ils aidèrent la vieille dame à descendre. Puis ils continuèrent leur route.

De ce côté de la rivière, la campagne était plantée de vignes. Les ceps, petits et maigres, alignaient leurs files verdoyantes. Çà et là les cimes arrondies de quelques arbres rompaient l'uniformité de la plaine.

Sur cette rive sans ombre, *donna* Laura se trouva seule, perdue, sans autre conscience d'elle-même que celle qui lui venait du battement continu de ses artères et du bourdonnement profond qui lui assourdissait les oreilles. Sous ses pieds le sol manquait et semblait s'enfoncer à chaque pas comme du sable ou de la boue. Autour d'elle les choses tourbillonnaient et se brouillaient ; tout, y compris sa propre existence, devenait vague, lointain, oublié, fini pour toujours. La folie la prenait au cerveau. Soudain, elle eut une vision d'hommes, de maisons, d'un autre pays, d'un autre ciel. Elle se heurta contre un arbre, tomba sur une pierre, se releva. Et son pauvre corps de vieille chancelait avec des mouvements à la fois terribles et grotesques.

Cependant, sur l'autre rive, les mendiants, par moquerie, avaient incité l'idiot à traverser la rivière à la nage et à rejoindre la dame pour avoir aussi une aumône. Ils lui avaient arraché du dos ses haillons et l'avaient poussé dans l'eau. L'idiot nageait en chien, sous une pluie de cailloux qui l'empêchait de revenir en arrière. Et la bande hideuse sifflait, hurlait, réjouie de sa cruauté. Comme le courant entraînait l'idiot, les autres clopinaient sur la berge et se démenaient en criant :

— Il enfonce ! Il enfonce !

Après des efforts désespérés, l'idiot reprit terre. Et, sans se soucier de sa nudité, parce qu'en lui le sentiment de la pudeur était mort avec l'intelligence, il marcha vers la dame obliquement, selon son habitude, et en faisant sans cesse le geste de tendre la main.

Comme elle se relevait, la pauvre affolée l'aperçut ; et, avec un recul d'horreur, avec un cri déchirant, elle prit sa course vers la rivière. Savait-elle ce qu'elle faisait ? Voulait-elle mourir ? Que pensait-elle en ce moment-là ?

Parvenue à l'extrême bord, elle tomba dans l'eau. L'eau bouillonna, se referma, s'égalisa ; puis mille cercles successifs partirent de l'endroit de la chute, s'élargirent en légères ondulations miroitantes, s'effacèrent.

De l'autre rive, les mendiants hélèrent une barque qui s'éloignait :

— Ohé ! Luc ! Ohé ! Luc Marino !

Et ils coururent vers la maison des peupliers pour y porter la nouvelle.

Lorsque Luc sut l'accident, il poussa sa barque vers le lieu qu'on lui indiquait et il appela Martin qui, sur son bachot, se laissait paisiblement ramener au fil de l'eau.

— Là-bas, dit Luc, il y a une noyée.

Mais il ne prit pas la peine de conter le détail de la chose et de spécifier la personne, parce qu'il n'aimait pas les longs discours.

Les deux passeurs mirent leurs bateaux de front et ramèrent sans se presser.

Martin dit :

— As-tu goûté le vin nouveau de Chiachiù ?... Je ne te dis que ça !

Et il fit un geste qui exprimait l'excellence du breuvage.

Luc répondit :

— Pas encore. Martin dit :

— Tu en boirais bien un verre ? Luc répondit :

— Pour sûr ! Martin reprit :

— Tout à l'heure. Jannangelo nous attend. Et Luc :

— Ça va bien.

Ils arrivèrent à l'endroit. L'idiot, qui mieux que personne aurait pu indiquer la place, s'était enfui dans les vignes et y avait été pris d'une attaque d'épilepsie. Sur l'autre rive, les curieux commençaient à s'amasser.

Luc dit à son camarade :

— Amarre ton bateau et monte dans le mien. Tu rameras et je chercherai.

C'est ce que fit Martin. Il ramait en montant et en descendant, sur une longueur d'une vingtaine de mètres, et Luc explorait le fond de la rivière avec un long croc. Chaque fois que Luc sentait une résistance, il marmottait :

— La voici.

Mais c'était toujours une erreur. Enfin, après beaucoup de recherches, Luc dit :

— Cette fois, ça y est.

Et il se baissa, il arqua les jambes pour avoir plus de force, il souleva doucement, doucement, le fardeau suspendu à l'extrémité du croc. Ses biceps tremblaient.

Martin, lâchant la rame, demanda :

— Veux-tu que je t'aide ? Luc répondit :

— Pas besoin.

FIN

La Sieste,
de Gabriele D'Annunzio (1863-1938),
nouvelle écrite en septembre 1884,
publiée dans le recueil *San Pantaleone,*

à Florence, en 1886.

Traduction de l'italien par Georges Hérelle.

ISBN : 978-2-89816-408-8
© Vertiges éditeur, 2021
– 1409–

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org